

Le vitrail

Penelope Lively

Chapitre 6

Pendant ce temps, le chevalier poursuivait sa route vers le nord. Parfois il chevauchait en compagnie des autres, parfois il restait seul avec son écuyer, parcourant déserts, vallées et montagnes, traversant tour à tour des paysages inhabités et des villes grouillantes. Ce fut un voyage long et périlleux. Sans le secours de ses compagnons, il ne pouvait compter que sur son épée, son armure et la rapidité de son cheval pour se protéger contre les poignards des brigands et les flèches des Sarrasins. A nouveau, il prit la mer et faillit périr dans une terrible tempête qui jeta son navire contre les récifs.

Il traversa l'Europe en sens inverse, silhouette solitaire, tel un insecte égaré sur une muraille nue, mais comme guidé par un aimant qui l'attirait irrésistiblement vers la petite ville, au creux de la vallée, où l'attendait sa dame. Il rentra chez lui au moment où le printemps fleurissait les haies, au moment où les champs de blé se hérissaient de jeunes pousses. Il traversa la vallée et les villageois se précipitèrent pour se porter à sa rencontre.

Tous paraissaient stupéfaits et tous lui parlaient en même temps de sa dame : on lui raconta combien son absence l'avait affligée, qu'elle était devenue pâle et mélancolique, et qu'une nuit d'été elle avait erré dans la maison, en proie à la folie, pleurant comme à l'annonce d'un malheur effroyable qu'elle était seule à connaître. Au matin, cependant, elle avait retrouvé tout son calme. Et dès lors, elle avait montré une assurance étonnante, affirmant que le chevalier reviendrait, et qu'il reviendrait bientôt.

Lorsqu'il entra enfin dans sa maison, son épouse l'attendait. Tous deux s'en allèrent faire quelques pas au bord de la rivière, dans le vent frais du printemps.

Les saules se penchaient sur l'eau, les soleils jaunes des pissenlits resplendissaient dans l'herbe, et le chevalier et sa dame se regardaient en échangeant à peine quelques mots.

Lorsqu'ils purent enfin parler, la dame fit à son époux le récit des heures qu'il avait passées au château, lorsqu'il était malade.

Elle lui parla de la voûte, des cris que lançaient au-dessus des remparts les oiseaux du désert, de l'odeur du romarin qui poussait parmi les rocailles, et elle racontait tout cela comme si elle s'était trouvée là-bas, avec lui.

Le chevalier l'écoutait avec émerveillement, et il lui conta à son tour comment il l'avait appelée auprès de lui alors qu'il était étendu presque mort, comment son apparition lui avait donné une force nouvelle, comment, enfin, il avait senti son mal le quitter.

Tous deux surent alors que quelque chose d'étrange s'était passé, quelque chose qui échappait à leur compréhension, et plus jamais ils n'en reparlèrent, ni entre eux ni à quiconque.



Chapitre 7

C'est ainsi, d'une certaine manière, que se termine cette histoire. Elle n'est pourtant pas tout à fait finie. Une histoire ne devient véritablement une histoire que lorsqu'on la raconte, et celle-ci ne commença à être racontée que bien des années plus tard après que le chevalier et sa dame eurent été enterrés dans la même tombe, derrière l'église.

Alors seulement on entendit conter comment le chevalier aurait dû mourir loin chez lui, là-bas, en Terre sainte, et comme il avait survécu par miracle. Comment dame avait su ce qui se passait bien qu'elle n'eût aucun moyen de le savoir.

Le vitrail

Penelope Lively

On commença à dire que leur amour était si fort qu'il avait eu le pouvoir de traverser les mers, les montagnes et les déserts. Ce récit perpétua leur souvenir, et leur fils fit exécuter les deux vitraux qu'on plaça dans l'église, deux vitraux aussi fins et aussi délicats que la pierre était massive. L'un des vitraux représentait la dame près de la rivière et l'autre son époux, debout parmi les collines nues et sombres du Krak des chevaliers.

Les années passèrent, des centaines d'années. On oublia tout à fait le chevalier et sa dame, ainsi que l'histoire de leur amour. Mais, un jour, une petite fille prénommée Isabelle s'assit sur un banc de l'église, les mains croisées sur les genoux, et contempla les deux vitraux. Elle remarqua d'abord les couleurs, qui lui semblaient si claires, si brillantes, puis elle observa les silhouettes du chevalier et de sa dame, alors, elle s'interrogea à leur sujet, elle se demanda qui ils étaient et à quelle époque ils avaient vécu.

Et tandis qu'elle les regardait ainsi, il lui sembla que les couleurs devenaient de plus en plus intenses. Elles semblaient même se mettre en mouvement devant ses yeux. Effectivement, elles bougeaient : le chevalier remua un bras, la robe bleue de sa dame se mit à onduler, elle tourna la tête, puis le chevalier tendit les mains ; on aurait dit qu'il appelait son épouse et que celle-ci venait vers lui. Elle quittait son vitrail pour aller le rejoindre dans le sien et ils restaient ainsi ensemble, étincelants dans ce mur sombre. Isabelle les observait, les mains toujours croisées sur les genoux, dans les plis de sa robe.

Elle fixa longuement chacun des deux vitraux pour être bien sûre que ses yeux ne la trompaient pas ; puis elle se tourna vers sa mère, mais cette dernière regardait droit devant elle, et, lorsque Isabelle contempla à nouveau les vitraux, tout était redevenu comme avant, le chevalier et sa dame ayant chacun retrouvé sa place.

Isabelle ne raconta à personne ce qui s'était passé ce jour-là et, bien qu'elle observât souvent les vitraux, jamais plus elle ne remarqua le moindre mouvement. Mais elle savait que ce qu'elle avait vu évoquait quelque chose de très vieux, de très lointain et d'une telle intensité qu'on ne pouvait l'oublier complètement.

Elle savait qu'il y avait, enfermée dans ces vitraux, une force si puissante qu'elle avait pu jadis traverser les mers, et qu'aujourd'hui encore elle rayonnait par-delà le temps pour venir conter une très ancienne histoire.

